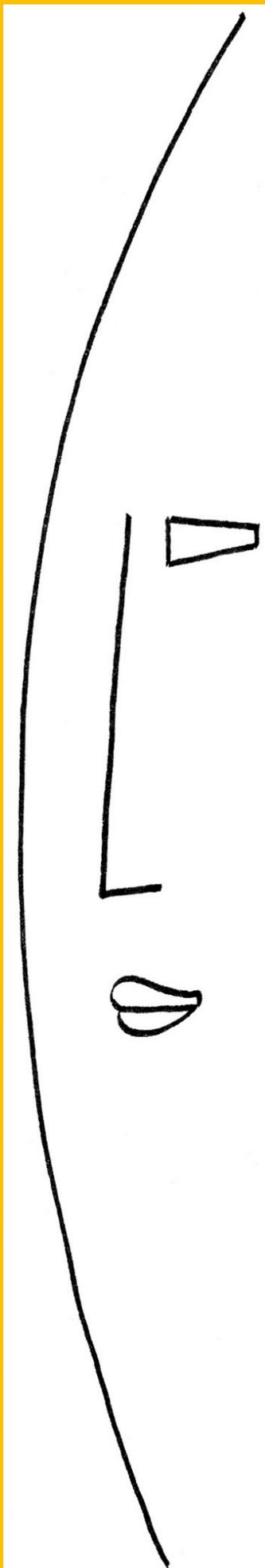


John McQUEEN

POST-HUMAINS

ODYSSEY



John McQueen

Post-Humans

Odyssey

© John McQueen, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4312-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'assaut

Vincent ne parvenait plus à bouger.

Un vent brulant l'enveloppait et lui chargeait les yeux de sable. À chacune de ses inspirations une épouvantable odeur pénétrait sa gorge et ses poumons. Il demeura un moment hébété et vacillant, puis risqua un pas en avant. Il vit sa jambe droite couverte de sang. Les battements de son cœur cognèrent dans sa poitrine ; ses lèvres se mirent à trembler puis il sentit la faiblesse l'envahir. Pour garder l'équilibre, il tendit son bras gauche vers ce qu'il croyait être un appui. La chair gluante et tiède qu'il toucha le fit brutalement reculer. Son regard se posa sur un corps éventré. Un râle rauque sortit de sa gorge, puis tout se mit à tourner autour de lui. Il tomba sur le côté et se recroquevilla sur lui-même. Quelques secondes plus tard, il perdit connaissance.

À l'aube, une main posée sur son épaule le sortit de sa torpeur.

Un homme de forte stature le regardait silencieusement et plongeait son regard inquiet dans le sien comme pour y distinguer une lueur de vie. L'inconnu se pencha vers lui et, pressant à nouveau de ses mains vigoureuses les épaules de Vincent, il le redressa et s'inquiéta de son état :

— Ça va mon gars ? Est-ce que tu peux parler ? ... Tu m'entends ? T'as de la chance qu'on t'ait repéré dans ce foutu bordel !

Sans lui répondre, Vincent se laissa tomber dans ses bras et, tout en perdant conscience, il se sentit soulevé de terre.

Pendant quelques secondes lui parvinrent encore les appels et les pas de celui qui le portait. Des cris, des ordres donnés, le sifflement des turbines d'hélicoptères, un souffle violent, puis plus rien.

Le convalescent

Quand Vincent ouvrit les yeux, il ne vit tout d'abord que les murs blancs d'une petite chambre. Il eut un sentiment de joyeuse plénitude. Ces pansements, ces flacons, cette chaise vide à côté de son lit, tout cela lui paraissait amusant ou ridicule. Par la fenêtre, un ciel bleu pâle et lumineux resplendissait, accaparant son regard, captivant son attention. Un beau ciel du matin, comme un ciel des cimes.

C'est à ce moment que l'infirmière entra.

Soudainement bruits et éclats de voix pénétrèrent avec elle dans la chambre, le temps d'une ouverture de porte. Puis, le silence revenu, comme un personnage venu d'un autre monde, l'infirmière s'approcha du lit de Vincent.

— Comment va notre grand blessé ? dit-elle d'une voix à la fois assurée et chaleureuse.

Elle lui saisit fermement le poignet. Vincent ne répondit pas immédiatement, tout absorbé par la contemplation de cette jolie brune qui se penchait sur lui. Machinalement, il finit par répondre :

— Ça va... enfin je crois.

Et comme pour s'en assurer, il entama un léger mouvement, réveillant aussitôt de très vives douleurs qui le firent grimacer.

— Ça va ? s'étonna la jeune femme d'une voix plus grave. Vous avez eu beaucoup de chance, vous savez, ajoute-t-elle en détournant le regard pour s'emparer de larges pansements.

— Où suis-je ?

— Vous ne savez plus ? Apparemment vous êtes encore un peu dans les vapes. Nous en avons déjà parlé tous les deux. Mais pour l'instant la mémoire défaille un peu. Et depuis votre arrivée et votre opération, on ne vous a pas expliqué grand-chose. Vous êtes à l'hôpital du Val-de-Grâce, Capitaine.

Le silence se rétablit. L'infirmière, tout en soignant Vincent, semblait maintenant perdue dans un ailleurs secret. Ignorant la douleur qui déchirait son

corps, Vincent tenta de reconstituer ses derniers souvenirs. L'horrible carnage lui revint à l'esprit et son expression changea aussitôt.

Il osa :

— Est-ce qu'il y a des hommes de mon unité ici ?

Elle resta silencieuse un bref instant mais déjà trop long pour dissimuler la vérité.

— Non... il n'y a personne, dit-elle d'une voix sans timbre et sans le regarder, continuant machinalement ses soins.

Cette expression fermée, ce regard fuyant, ces gestes machinaux. Vincent comprit. Une immense vague le submergea comme une lame de fond venant à la fois des tripes et du cœur, et de lourdes larmes envahirent silencieusement ses joues. C'en était fini du monde lumineux de son réveil.

Malgré ce drame et en l'espace d'un mois, l'état de santé physique de Vincent s'améliora régulièrement. Il parvenait à se lever sans aide et pouvait brièvement déambuler dans les couloirs, appuyé sur une simple béquille. Vincent avait aussi appris à connaître son infirmière et avait découvert en elle une complice.

Annabelle ou Anna, comme l'appelaient tous ses collègues de l'hôpital militaire, semblait deviner tous ses désirs et percevoir toutes ses angoisses. Vincent avait le sentiment qu'elle souhaitait le protéger. Mais il ne parvenait pas à identifier le danger auquel elle voulait le soustraire.

Profitant de l'absence du chef de service, le peu sympathique chirurgien Hambourg, Annabelle avait ainsi repoussé plusieurs tentatives de visites d'un officier envoyé par le ministère en prétendant que Vincent était encore trop fatigué pour être questionné. Évident mensonge. Vincent était désormais capable d'assumer de plus longues conversations et se souvenait maintenant parfaitement des circonstances du combat dont, apparemment, il était le seul survivant.

Il avait récemment appris de la bouche même d'Anna qu'elle était l'épouse d'un lieutenant de vaisseau qui combattait en Méditerranée. Il avait aussi remarqué que lorsqu'elle l'évoquait, Anna cessait tout mouvement, son regard semblait se fixer sur une présence fantomatique. Sa voix changeait soudain, devenait plus aiguë et Vincent y percevait l'émotion d'un amour sincère et d'une

vive admiration.

Chaque fois il en était touché. Il avait vu une telle quantité d'horreurs dans sa courte vie que cet attachement sincère d'un être pour un autre lui semblait venir d'un autre âge, d'un autre univers.

Pendant ces très courts moments de confidences, la jeune infirmière lui avait expliqué qu'elle n'avait pas voulu rester inactive. Elle avait alors décidé de mettre ses compétences au service de l'armée ; autant, confiait-elle, pour se sauver elle-même que pour sauver les autres. Et depuis un an, Anna vivait ainsi au milieu de la souffrance et des agonies sans faillir. Cherchant à combler l'absence d'un mari désormais si loin et dont, chaque jour, elle ressentait, dans toute sa chair, les faibles chances de survie.

Un jour, arriva le moment de l'intrusion tant redoutée par Anna ; Vincent venait de terminer sa toilette et regardait par la fenêtre de sa chambre les tristes couleurs de l'hiver s'installer dans le parc lorsque la porte s'ouvrit. Anna apparut, le visage inhabituellement fermé. Derrière elle une grande silhouette se dessinait. Vincent devina aussitôt qu'il s'agissait de ce fameux officier dont on lui annonçait la visite depuis deux semaines.

— Vous avez de la visite, dit Anna sans un sourire.

Elle s'effaça aussitôt.

— Colonel Dubois ! Je suis ravi de vous rencontrer, Capitaine.

L'officier entra et tendit aussitôt la main à Vincent. La vigoureuse poignée de main effectuée, le visiteur continua en souriant :

— Tout le monde parle de vous ! Vous êtes vraiment un officier extraordinaire ! Peu d'hommes auraient survécu à un combat d'une telle violence et à un contre dix !

— Je n'ai pas ce sentiment, répondit Vincent spontanément.

Devant l'expression de surprise de l'officier, il s'empressa d'ajouter :

— Je veux dire que je n'ai pas du tout le sentiment d'être si exceptionnel. Cependant dans ce combat, tout le monde n'a pas eu la même chance que moi. J'ai plutôt l'impression d'être un survivant.

L'officier resta interdit l'espace d'une seconde, comme s'il réalisait que l'entretien ne serait pas aussi facile à mener qu'il l'imaginait. Déjà l'accueil glacial de cette infirmière l'avait mis en alerte. Maintenant l'attitude de Vincent accentuait son inquiétude. Il mit cela sur le compte du choc psychologique et en vint au but de sa visite :

— Malgré le choc subi et vos blessures, avez-vous gardé un souvenir précis des combats ? Vous comprenez bien sûr que nous devons savoir ce qu'il s'est passé si nous voulons maîtriser l'issue de cette guerre.

— Oui, évidemment. Mon unité n'avait qu'une mission de reconnaissance dans cette région désertique. J'étais très étonné que l'on nous envoie dans un tel endroit alors que les combats faisaient rage sur les fronts voisins. Nous prenions tout cela pour un nouvel entraînement malgré les nombreux exercices que nous avions suivis. Dans l'après-midi du deuxième jour, c'est une véritable marée humaine qui a déferlé sur nous. Ils arrivaient de partout, équipés d'armes légères et bien décidés à ne pas faire de quartier. Ce fut presque immédiatement le corps à corps et il eut rapidement des morts et des blessés graves. Nous n'avions aucune possibilité de repli. On a demandé de l'appui par radio mais rien ne venait. J'ai alors vu mes hommes lutter uniquement pour vendre le plus cher possible leur peau puis tomber un à un. Puis il y eut ces bruits de réacteurs d'avions. J'ai cru reconnaître le sifflement de nos appareils d'appui tactique. Puis des éclairs blancs, aveuglants. J'ai vu les soldats ennemis lever la tête et s'écrouler par centaines. C'était hallucinant. Et puis j'ai senti cette odeur très forte, bizarre, inconnue.

Tout en parlant, Vincent se passa la main droite dans ses cheveux. Son regard était perdu dans cette scène de tuerie. Toute son expression traduisait l'accablement. Il dut s'asseoir.

Dubois répondit :

— Je ne veux pas vous fatiguer. Nous pourrions reprendre cette conversation une autre fois ; quand vous vous sentirez mieux...

— Je vais bien, rassurez-vous.

Vincent ne regardait pas l'officier, assis, sur le bord de son lit et légèrement courbé, il donnait l'image d'un homme dont l'esprit errait dans un cauchemar. Dubois comprit qu'il était vain de tenter d'aller plus loin, il claqua d'un pied sur

le sol, comme pour donner le signal de son départ et tendit la main à Vincent.

— Reposez-vous, je suis passé vous voir trop tôt ; je vois bien que vous êtes très fatigué. Nous aurons le temps de parler de tout cela tranquillement un peu plus tard. Vous n’imaginez pas à quel point votre cas nous intéresse. Vous êtes vraiment un homme hors du commun. Je pense que nous allons faire de grandes choses ensemble, vous verrez. Je dois vous quitter, remettez-vous. Ici vous êtes en sécurité et sous bonne garde.

Cette dernière phrase fit sursauter Vincent. Pourquoi sous bonne garde ? Le sourire peu sincère de son visiteur mit Vincent en alerte. Il avait l’habitude de ces officiers de salons, imbus d’eux-mêmes et manœuvriers, qui avaient placé le mensonge et la manipulation au sommet de leur art. Il lui serra la main machinalement et le regarda partir comme on observe le recul d’un serpent.

Le colonel Dubois parti, un silence relatif se rétablit dans la chambre. Vincent replongea dans ses pensées. Comment était-ce possible ? Les éclats mortels, les balles de mitrailleuses, les corps à corps au poignard, les coups violents, le sang répandu et lui, presque intact.

Pourquoi lui ? Il était loin d’être le plus fort et le plus expérimenté de ce commando spécial ; une seule chose était certaine, sa rage avait atteint son comble pendant le combat. Il ne pensait qu’à une seule chose : tuer et sauver sa peau. Il n’était plus qu’instinct et force déchaînée. Et pour cela, il avait été soigneusement préparé ; plus de six mois au sein des forces spéciales puis dans cette base secrète en Europe centrale, où les médecins avaient fait leur apparition. Il avait alors enduré les examens médicaux, les intraveineuses, les implants avec la conviction qu’il avait intégré la force des forces, l’unité d’élite que les armées se disputeraient. Il y avait bien les nausées, les maux de têtes et bien d’autres symptômes indésirables mais l’enjeu de parvenir à être le meilleur était plus fort. Puis il y eut les premières missions, les intrusions dévastatrices en terrain ennemi, le sentiment d’invincibilité jusqu’à cette dernière opération qualifiée mission de reconnaissance. Lui et les autres étaient partis sans se poser plus de questions, même si l’objectif était peu clair. Puis, en quelques minutes, ce fut l’enfer.

Il s’allongea sur le lit, croisa les mains sur son ventre et tenta de faire le point. Tous morts, sauf lui, isolé dans cette chambre, « sous bonne garde ». Pas de

visites, mis à part le passage de ce rapace. Puis il réalisa qu'il ne savait absolument pas ce qui s'était passé en France, depuis son départ en mission. Il n'avait plus de parents, décédés dans un accident de voiture. N'ayant ni frère ni sœur, sa seule famille était d'anciens amis de lycée et des militaires. Cette absence de liens avait d'ailleurs été un des facteurs de sa sélection dans cette unité d'élite et lui avait donné le profil idéal.

Mais désormais il avait Anna et il comptait sur elle pour qu'elle lui dise ce qui se passait réellement dehors. Il attendit son retour jusqu'au déjeuner.